

www.e-rara.ch

Histoire naturelle générale et particulière

Quadrupèdes

Buffon, Georges Louis Le Clerc de

Aux Deux-Ponts, MDCCLXXXVI-MDCCXCI [1786-1791]

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 5960

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-23249>

Le boeuf.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

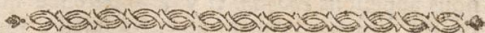
e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Condizioni d'utilizzo Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]



L E B Œ U F.

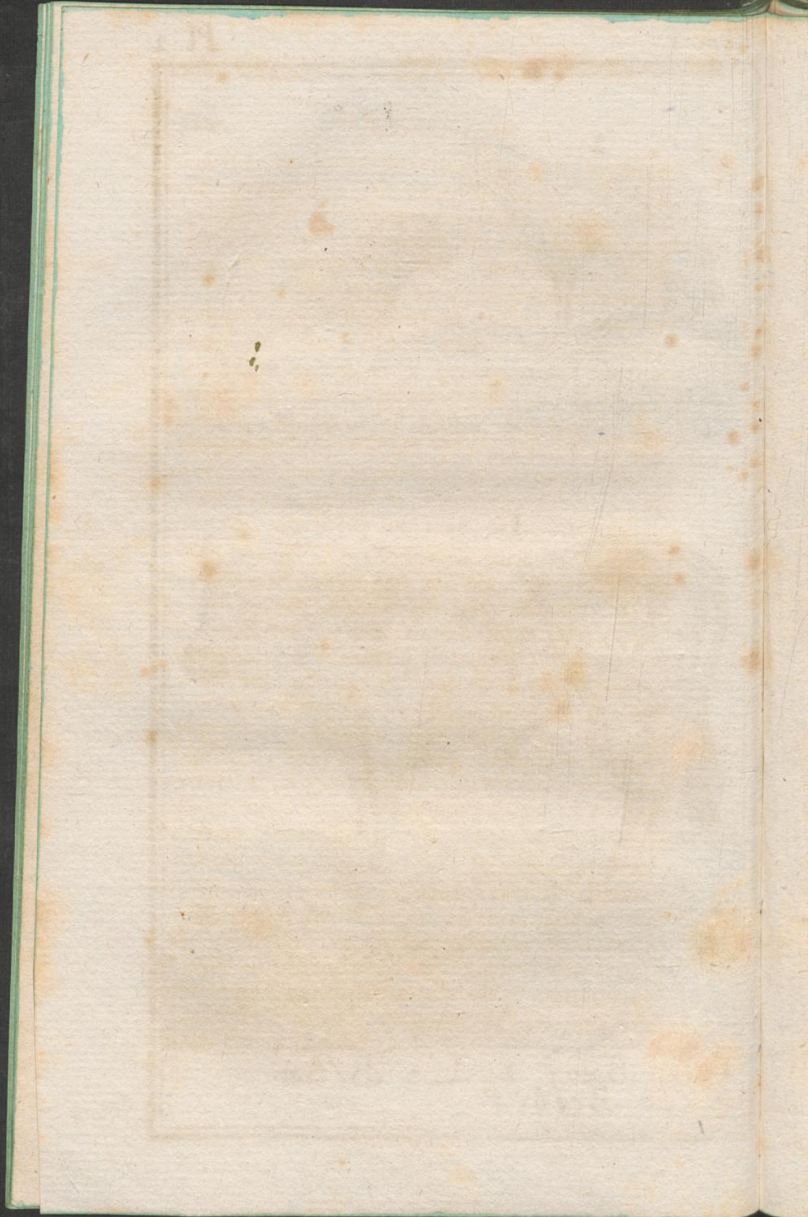
Voyez planche II, fig. 1 de ce Volume.

LA surface de la terre, parée de sa verdure, est le fonds inépuisable & commun duquel l'homme & les animaux tirent leur subsistance; tout ce qui a vie dans la Nature vit sur ce qui végète, & les végétaux vivent à leur tour des débris de tout ce qui a vécu & végète; pour vivre il faut détruire, & ce n'est en effet qu'en détruisant des êtres que les animaux peuvent se nourrir & se multiplier. Dieu en créant les premiers individus de chaque espèce d'animal & de végétal, a non seulement donné la forme à la poussière de la terre, mais il l'a rendue vivante & animée, en renfermant dans chaque individu une quantité plus ou moins grande de principes actifs, de molécules organiques vivantes, indestructibles (a) & communes à tous les êtres organisés: ces molécules passent de corps en corps, & servent également à la vie actuelle & à la continuation de la vie, à la nutrition, à l'accroissement de chaque individu; & après la dissolution du corps, après sa destruction, sa réduction en

(a) Voyez le chapitre VI & suivans du troisième volume de cette Histoire naturelle.



1. Le Boeuf. 2. Le Bélier.
3. La Brebis.



cendres, ces molécules organiques, sur lesquelles la mort ne peut rien, survivent, circulent dans l'Univers, passent dans d'autres êtres & y portent la nourriture & la vie: toute production, tout renouvellement, tout accroissement par la génération, par la nutrition, par le développement, supposent donc une destruction précédente, une conversion de substance, un transport de ces molécules organiques qui ne se multiplient pas, mais qui, subsistant toujours en nombre égal, rendent la Nature toujours également vivante, la terre également peuplée, & toujours également resplendissante de la première gloire de celui qui l'a créée.

A prendre les êtres en général, le total de la quantité de vie est donc toujours le même, & la mort qui semble tout détruire ne détruit rien de cette vie primitive & commune à toutes les espèces d'êtres organisés: comme toutes les autres puissances subordonnées & subalternes, la mort n'attaque que les individus, ne frappe que la surface, ne détruit que la forme, ne peut rien sur la matière, & ne fait aucun tort à la Nature qui n'en brille que davantage, qui ne lui permet pas d'anéantir les espèces, mais la laisse moissonner les individus & les détruire avec le temps, pour se montrer elle-même indépendante de la mort & du temps, pour exercer à chaque instant sa puissance toujours active, manifester sa plénitude par sa fécondité, & faire de l'Univers, en reproduisant, en renouvelant les êtres, un théâtre.

tre toujours rempli, un spectacle toujours nouveau.

Pour que les êtres se succèdent, il est donc nécessaire qu'ils se détruisent entr'eux; pour que les animaux se nourrissent & subsistent, il faut qu'ils détruisent des végétaux ou d'autres animaux; & comme avant & après la destruction la quantité de vie reste toujours la même, il semble qu'il devroit être indifférent à la nature que telle ou telle espèce détruisît plus ou moins; cependant, comme une mere économe, au sein même de l'abondance, elle a fixé des bornes à la dépense & prévenu le dégât apparent, en ne donnant qu'à peu d'espèces d'animaux l'instinct de se nourrir de chair; elle a même réduit à un assez petit nombre d'individus ces espèces voraces & carnassières, tandis qu'elle a multiplié bien plus abondamment & les espèces & les individus de ceux qui se nourrissent de plantes; & que dans les végétaux elle semble avoir prodigué les espèces, & répandu dans chacune avec profusion le nombre & la fécondité. L'homme a peut-être beaucoup contribué à seconder ses vues, à maintenir & même à établir cet ordre sur la terre; car dans la mer on retrouve cette indifférence que nous supposions, toutes les espèces sont presque également voraces, elles vivent sur elles-mêmes ou sur les autres, & s'entredévorent perpétuellement sans jamais se détruire, parce que la fécondité y est aussi grande que la déprédation, & que presque toute la nourriture, toute la con-

sommation tourne au profit de la reproduction.

L'homme fait user en maître de sa puissance sur les animaux, il a choisi ceux dont la chair flatte son goût, il en a fait des esclaves domestiques, il les a multipliés plus que la Nature ne l'auroit fait, il en a formé des troupeaux nombreux ; & par les soins qu'il prend de les faire naître, il semble avoir acquis le droit de se les immoler ; mais il étend ce droit bien au-delà de ses besoins, car indépendamment de ces espèces qu'il s'est assujetties, & dont il dispose à son gré, il fait aussi la guerre aux animaux sauvages, aux oiseaux, aux poissons, il ne se borne pas même à ceux du climat qu'il habite, il va chercher au loin, & jusqu'au milieu des mers, de nouveaux mets, & la Nature entière semble suffire à peine à son intempérance & à l'inconstante variété de ses appétits ; l'homme consomme, engloutit lui seul plus de chair que tous les animaux ensemble n'en dévorent ; il est donc le plus grand destructeur, & c'est plus par abus que par nécessité ; au lieu de jouir modérément des biens qui lui sont offerts, au lieu de les dispenser avec équité, au lieu de réparer à mesure qu'il détruit, de renouveler lorsqu'il anéantit, l'homme riche met toute sa gloire à consommer, toute sa grandeur à perdre en un jour à sa table plus de biens qu'il n'en faudroit pour faire subsister plusieurs familles ; il abuse également & des animaux & des hommes, dont le reste demeure affamé, languit dans la misère, & ne tra-

vailla que pour fatifaire à l'appétit immodéré & à la vanité encore plus infatiable de cet homme , qui , détruisant les autres par la difette , fe détruit lui-même par les excès.

Cependant l'homme pourroit, comme l'animal, vivre de végétaux; la chair qui paroît être fi analogue à la chair , n'est pas une nourriture meilleure que les graines ou le pain ; ce qui fait la vraie nourriture , celle qui contribue à la nutrition , au développement, à l'accroiffement & à l'entretien du corps , n'est pas cette matiere brute qui compose à nos yeux la texture de la chair ou de l'herbe; mais ce font les molécules organiques que l'un & l'autre contiennent, puisque le bœuf , en paiffant l'herbe, acquiert autant de chair que l'homme ou que les animaux qui ne vivent que de chair & de fang : la feule différence réelle qu'il y ait entre ces alimens , c'est qu'à volume égal , la chair , le blé, les graines contiennent beaucoup plus de molécules organiques que l'herbe, les feuilles, les racines & les autres parties de plantes, comme nous nous en fommes affurés en observant les infusions de ces différentes matieres; en forte que l'homme & les animaux dont l'estomac & les intestins n'ont pas assez de capacité pour admettre un très grand volume d'alimens , ne pourroient pas prendre assez d'herbe pour en tirer la quantité de molécules organiques nécessaire à leur nutrition; & c'est par cette raison que l'homme & les autres animaux qui n'ont qu'un estomac ne peuvent vivre que

de chair ou de graines, qui dans un petit volume contiennent une très grande quantité de ces molécules organiques nutritives, tandis que le bœuf & les autres animaux ruminans qui ont plusieurs estomacs, dont l'un est d'une très grande capacité, & qui par conséquent peuvent se remplir d'un grand volume d'herbe en tirent assez de molécules organiques pour se nourrir, croître & multiplier; la quantité compense ici la qualité de la nourriture, mais le fonds en est le même, c'est la même matière, ce sont les mêmes molécules organiques qui nourrissent le bœuf, l'homme & tous les animaux.

On ne manquera pas de m'opposer que le cheval n'a qu'un estomac, & même assez petit; que l'âne, le lièvre & d'autres animaux qui vivent d'herbe n'ont aussi qu'un estomac, & que par conséquent cette explication, quoique vraisemblable, n'en est peut-être ni plus vraie ni mieux fondée; cependant, bien loin que ces exceptions apparentes la détruisent, elles paroissent au contraire la confirmer; car quoique le cheval & l'âne n'aient qu'un estomac, ils ont des poches dans les intestins, d'une si grande capacité, qu'on peut les comparer à la panse des animaux ruminans; & les lièvres ont l'intestin cœcum d'une si grande longueur & d'un tel diamètre, qu'il équivaut au moins à un second estomac; ainsi il n'est pas étonnant que ces animaux puissent se nourrir d'herbe; & en général on trouvera toujours que c'est de la capacité totale de l'estomac & des intestins que dépend dans

les animaux la diversité de leur manière de se nourrir ; car les ruminans , comme le bœuf , le béliet , le chameau , &c. ont quatre estomacs & des intestins d'une longueur prodigieuse ; aussi vivent-ils d'herbe , & l'herbe seule leur suffit : les chevaux , les ânes , les lièvres , les lapins , les cochons d'inde , &c. n'ont qu'un estomac , mais ils ont un cœcum qui équivaut à un second estomac , & ils vivent d'herbe & de graines ; les sangliers , les hérissons , les écureuils , &c. dont l'estomac & les boyaux sont d'une moindre capacité , ne mangent que peu d'herbe , & vivent de graines , de fruits & de racines ; & ceux qui , comme les loups , les renards , les tigres , &c. ont l'estomac & les intestins d'une plus petite capacité que tous les autres , relativement au volume de leur corps , sont obligés , pour vivre , de choisir les nourritures les plus succulentes , les plus abondantes en molécules organiques , & de manger de la chair & du sang , des graines & des fruits.

C'est donc sur ce rapport physique & nécessaire , beaucoup plus que sur la convenance du goût , qu'est fondée la diversité que nous voyons dans les appétits des animaux ; car si la nécessité ne les déterminoit pas plus souvent que le goût , comment pourroient-ils dévorer la chair infecte & corrompue avec autant d'avidité que la chair succulente & fraîche ? pourquoi mangeroient ils également de toutes sortes de chair ? nous voyons que les chiens domestiques qui ont de quoi refuser assez constamment certaines viandes ,

comme la bécasse, la grive, le cochon, &c. tandis que les chiens sauvages, les loups, les renards, &c. mangent également, & la chair de cochon, & la bécasse, & les oiseaux de toutes espèces & même les grenouilles, car nous en avons trouvé deux dans l'estomac d'un loup ; & lorsque la chair ou le poisson leur manque, ils mangent des fruits, des graines des raisins, &c. & ils préfèrent toujours tout ce qui, dans un petit volume, contient une grande quantité de parties nutritives, c'est-à-dire, de molécules organiques propres à la nutrition & à l'entretien du corps.

Si ces preuves ne paroissent pas suffisantes, que l'on considère encore la manière dont on nourrit le bétail que l'on veut engraisser ; on commence par la castration, ce qui supprime la voie par laquelle les molécules organiques s'échappent en plus grande abondance ; ensuite, au lieu de laisser le bœuf à sa pâture ordinaire & à l'herbe pour toute nourriture, on lui donne du son, du grain, des navets, des alimens en un mot plus substantiels que l'herbe ; & en très peu de temps la quantité de la chair de l'animal augmente, les fucs & la graisse abondent & font d'une chair assez dure & assez sèche par elle-même, une viande succulente & si bonne, qu'elle fait la base de nos meilleurs repas.

Il résulte aussi de ce que nous venons de dire ; que l'homme, dont l'estomac & les intestins ne sont pas d'une très grande capacité relativement au volume de son corps, ne pourroit pas vivre d'herbe seule ; cepen-

dant il est prouvé par les faits, qu'il pourroit bien vivre de pain, de légumes & d'autres graines de plantes, puisqu'on connoît des nations entières & des ordres d'hommes auxquels la religion défend de manger de rien qui ait eu vie; mais ces exemples appuyés même de l'autorité de Pythagore & recommandés par quelques Médecins trop amis de la diète, ne me paroissent pas suffisans pour nous convaincre qu'il y eût à gagner pour la santé des hommes & pour la multiplication du genre humain à ne vivre que de légumes & de pain, d'autant plus que les gens de la campagne, que le luxe des villes & la somptuosité de nos tables réduisent à cette façon de vivre, languissent & dépérissent plutôt que les hommes de l'état mi-toyen, auxquels l'inanition & les excès sont également inconnus.

Après l'homme, les animaux qui ne vivent que de chair sont les plus grands destructeurs, ils sont en même temps & les ennemis de la Nature & les rivaux de l'homme; ce n'est que par une attention toujours nouvelle & par des soins prémédités & suivis qu'il peut conserver ses troupeaux, ses volailles, &c. en les mettant à l'abri de la serre de l'oiseau de proie & de la dent carnassière du loup, du renard, de la fouine, de la belette, &c.; ce n'est que par une guerre continuelle qu'il peut défendre son grain, ses fruits, toute sa subsistance, & même ses vêtemens, contre la voracité des rats, des chenilles, des scarabées, des mites, &c.; car les insectes sont aussi de ces bêtes qui

dans le monde font plus de mal que de bien ; au lieu que le bœuf, le mouton & les autres animaux qui paissent l'herbe, non-seulement sont les meilleurs, les plus utiles, les plus précieux pour l'homme, puisqu'ils le nourrissent, mais sont encore ceux qui consomment & dépensent le moins ; le bœuf sur tout est à cet égard l'animal par excellence, car il rend à la terre tout autant qu'il en tire, & même il améliore le fonds sur lequel il vit, il engraisse son pâturage, au lieu que le cheval & la plupart des autres animaux amaigrissent en peu d'années les meilleures prairies.

Mais ce ne sont pas là les seuls avantages que le bétail procure à l'homme ; sans le bœuf les pauvres & les riches auroient beaucoup de peine à vivre, la terre demeureroit inculte, les champs, & même les jardins seroient secs & stériles ; c'est sur lui que roulent tous les travaux de la campagne, il est le domestique le plus utile de la ferme, le soutien du ménage champêtre, il fait toute la force de l'agriculture : autrefois il faisoit toute la richesse des hommes, & aujourd'hui il est encore la base de l'opulence des États, qui ne peuvent se soutenir & fleurir que par la culture des terres & par l'abondance du bétail, puisque ce sont les seuls biens réels, tous les autres, & même l'or & l'argent, n'étant que des biens arbitraires, des représentations, des monnoies de crédit, qui n'ont de valeur qu'autant que le produit de la terre leur en donne.

Le bœuf ne convient pas autant que le

cheval, l'âne, le chameau, &c. pour porter des fardeaux; la forme de son dos & de ses reins le démontre, mais la grosseur de son cou & la largeur de ses épaules indiquent assez qu'il est propre à tirer & à porter le joug, c'est aussi de cette manière qu'il tire le plus avantageusement; & il est singulier que cet usage ne soit pas général, & que dans des provinces entières on l'oblige à tirer par les cornes; la seule raison qu'on ait pu m'en donner, c'est que quand il est attelé par les cornes on le conduit plus aisément: il a la tête très forte & il ne laisse pas de tirer assez bien de cette façon mais avec beaucoup moins d'avantage que quand il tire par les épaules: il semble avoir été fait exprès pour la charrue, la masse de son corps, la lenteur de ses mouvemens, le peu de hauteur de ses jambes, tout, jusqu'à sa tranquillité & sa patience dans le travail, semble concourir à le rendre propre à la culture des champs, & plus capable qu'aucun autre de vaincre la résistance constante & toujours nouvelle que la terre oppose à ses efforts: le cheval, quoique peut-être aussi fort que le bœuf, est moins propre à cet ouvrage, il est trop élevé sur ses jambes, ses mouvemens sont trop grands, trop brusques, & d'ailleurs il s'impatiente & se rebute trop aisément; on lui ôte même toute la légèreté, toute la souplesse de ses mouvemens, toute la grace de son attitude & de sa démarche, lorsqu'on le réduit à ce travail pesant, pour lequel il faut plus de constance que d'ardeur, plus de masse
que

que de vitesse, & plus de poids que de résistances.

Dans les espèces d'animaux dont l'homme a fait des troupeaux & où la multiplication est l'objet principal, la femelle est plus nécessaire, plus utile que le mâle; le produit de la vache est un bien qui croît & qui se renouvelle à chaque instant; la chair du veau est une nourriture aussi abondante que saine & délicate, le lait est l'aliment des enfans, le beurre l'assaisonnement de la plupart de nos mets, le fromage la nourriture la plus ordinaire des habitans de la campagne : que de pauvres familles sont aujourd'hui réduites à vivre de leur vache ! ces mêmes hommes qui tous les jours, & du matin au soir, gémissent dans le travail & sont courbés sur la charrue, ne tirent de la terre que du pain noir, & sont obligés de céder à d'autres la fleur, la substance de leur grain ; c'est par eux & ce n'est pas pour eux que les moissons sont abondantes ; ces mêmes hommes qui élèvent, qui multiplient le bétail, qui le soignent & s'en occupent perpétuellement, n'osent jouir du fruit de leurs travaux, la chair de ce bétail est une nourriture dont ils sont forcés de s'interdire l'usage, réduits par la nécessité de leur condition, c'est-à-dire, par la dureté des autres hommes, à vivre comme les chevaux, d'orge & d'avoine ou de légumes grossiers, & de lait aigre.

On peut aussi faire servir la vache à la charrue ; & quoiqu'elle ne soit pas aussi forte que le bœuf, elle ne laisse pas de le rem-

placer souvent : mais lorsqu'on veut l'employer à cet usage , il faut avoir attention de l'assortir , autant qu'on le peut , avec un bœuf de sa taille & de sa force , ou avec une autre vache , afin de conserver l'égalité du trait & de maintenir le soc en équilibre entre ces deux puissances ; moins elles sont inégales , & plus le labour de la terre en est régulier : au reste , on emploie souvent six & jusqu'à huit bœufs dans les terrains fermes , & surtout dans les friches , qui se lèvent par grosses mottes & par quartiers ; au lieu que deux vaches suffisent pour labourer les terrains meubles & sablonneux : on peut aussi dans ces terrains légers pousser à chaque fois le sillon beaucoup plus loin que dans les terrains forts. Les Anciens avoient borné à une longueur de cent vingt pas la plus grande étendue du sillon que le bœuf devoit tracer par une continuité non interrompue d'effort & de mouvemens , après quoi , disoient-ils , il faut cesser de l'exciter & le laisser reprendre haleine pendant quelques momens avant de poursuivre le même sillon ou d'en commencer un autre ; mais les Anciens faisoient leurs délices de l'étude de l'agriculture , & mettoient leur gloire à labourer eux-mêmes , ou du moins à favoriser le laboureur , à épargner la peine du cultivateur & du bœuf ; & parmi nous ceux qui jouissent le plus des biens de cette terre , sont ceux qui savent le moins estimer , encourager , soutenir l'art de la cultiver.

Le taureau sert principalement à la propagation de l'espèce ; & quoiqu'on puisse aussi

le soumettre au travail, on est moins sûr de son obéissance, & il faut être en garde contre l'usage qu'il peut faire de sa force : la Nature a fait cet animal indocile & fier, dans le temps du rut il devient indomptable, & souvent furieux ; mais par la castration l'on détruit la source de ces mouvemens impétueux, & l'on ne retranche rien à sa force, il n'en est que plus gros, plus massif, plus pesant & plus propre à l'ouvrage auquel on le destine ; il devient aussi plus traitable, plus patient, plus docile & moins incommode aux autres : un troupeau de taureaux ne seroit qu'une troupe effrénée que l'homme ne pourroit ni dompter ni conduire.

La maniere dont se fait cette opération est assez connue des gens de la campagne, cependant il y a sur cela des usages très différens dont on n'a peut-être pas assez observé les différens effets : en général l'âge le plus convenable à la castration est l'âge qui précède immédiatement la puberté ; pour le bœuf c'est dix-huit mois ou deux ans ; ceux qu'on y soumet plutôt périssent presque tous ; cependant les jeunes veaux auxquels on ôte les testicules quelque temps après leur naissance, & qui survivent à cette opération si dangereuse à cet âge, deviennent des bœufs plus grands, plus gros, plus gras que ceux auxquels on ne fait la castration qu'à deux, trois ou quatre ans ; mais ceux-ci paroissent conserver plus de courage & d'activité, & ceux qui ne la subissent qu'à l'âge de six, sept ou huit ans

ne perdent presque rien des autres qualités du sexe masculin, ils sont plus impétueux, plus indociles que les autres bœufs; & dans le temps de la chaleur des femelles ils cherchent encore à s'en approcher, mais il faut avoir soin de les en écarter; l'accouplement & même le seul attouchement du bœuf, fait naître à la vulve de la vache des espèces de carnosités ou de verrues, qu'il faut détruire & guérir en y appliquant un fer rouge; ce mal peut provenir de ce que ces bœufs qu'on n'a que *bistournés*, c'est-à-dire, auxquels on a seulement comprimé les testicules, & ferré & tordu les vaisseaux qui y aboutissent ne laissent pas de répandre une liqueur apparemment à demi purulente, & qui peut causer des ulcères à la vulve de la vache, lesquels dégénèrent ensuite en carnosités.

Le printemps est la saison où les vaches sont le plus communément en chaleur; la plupart dans ce pays-ci reçoivent le taureau & deviennent pleines depuis le 15 avril jusqu'au 15 juillet; mais il ne laisse pas d'y en avoir beaucoup dont la chaleur est plus tardive, & d'autres dont la chaleur est plus précoce; elles portent neuf mois, & mettent bas au commencement du dixième; on a donc des veaux en quantité depuis le 15 janvier jusqu'au 15 avril, on en a aussi pendant tout l'été assez abondamment, & l'automne est le temps où ils sont le plus rares. Les signes de la chaleur de la vache ne sont point équivoques, elle mugit alors très fréquemment & plus violemment que dans

les autres temps , elle saute sur les vaches , sur les bœufs , & même sur les taureaux , la vulve est gonflée & proéminente au dehors ; il faut profiter du temps de cette forte chaleur pour lui donner le taureau ; si on laissoit diminuer cette ardeur la vache ne retiendrait pas aussi sûrement.

La taureau doit être choisi , comme le cheval étalon , parmi les plus beaux de son espèce , il doit être gros , bien fait & en bonne chair , il doit avoir l'œil noir , le regard fier , le front ouvert , la tête courte , les cornes grosses , courtes & noires , les oreilles longues & velues , le muffle grand , le nez court & droit , le cou charnu & gros , les épaules & la poitrine larges , les reins fermes , le dos droit , les jambes grosses & charnues , le queue longue & bien couverte de poil , l'allure ferme & sûre , & le poil rouge (*b*). Les vaches retiennent souvent dès la première , seconde ou troisième fois ; & si-tôt qu'elles sont pleines le taureau refuse de les couvrir , quoiqu'il y ait encore apparence de chaleur ; mais ordinairement la chaleur cesse presque aussitôt qu'elles ont conçu , & elles refusent aussi elles-mêmes les approches du taureau.

Les vaches sont aussi sujettes à avorter lorsqu'on ne les ménage pas & qu'on les met à la charrue , au charroi , &c ; il faut

(b) Voyez la nouvelle Maison rustique. Paris, 1749, tome I, page 198.

même les soigner davantage , & les suivre de plus près lorsqu'elles sont pleines que dans les autres temps , afin de les empêcher de sauter des haies , des fossés , &c. Il faut aussi les mettre dans les pâturages les plus gras , & dans un terrain qui , sans être trop humide & marécageux , soit cependant très abondant en herbe : six semaines ou deux mois avant qu'elles mettent bas , on les nourrira plus largement qu'à l'ordinaire , en leur donnant à l'étable de l'herbe pendant l'été & pendant l'hiver , du son le matin ou de la luzerne , du sainfoin , &c ; on cessera aussi de les traire dans ce même temps , le lait leur est alors plus nécessaire que jamais pour la nourriture de leur fœtus ; aussi y a-t-il des vaches dont le lait tarit absolument un mois ou six semaines avant qu'elles mettent bas ; celles qui ont du lait jusqu'aux derniers jours , sont les meilleures mères & les meilleures nourrices ; mais ce lait des derniers temps est généralement mauvais & peu abondant. Il faut les mêmes attentions pour l'accouchement de la vache que pour celui de la jument , & même il paroît qu'il en faut davantage ; car la vache qui met bas paroît plus épuisée , plus fatiguée que la jument ; on ne peut se dispenser de la mettre dans une étable séparée où il faut qu'elle soit chaudement & commodément sur de la bonne litière , & de la bien nourrir , en lui donnant pendant dix ou douze jours de la farine de fèves , de blé ou d'avoine , &c , délayée avec de l'eau salée , & abondamment de la luzerne , du sainfoin ou de la

Bonne herbe bien mûre ; ce temps fust ordinairement pour la rétablir , après quoi on la remet par degrés à la vie commune & au pâturage ; seulement il faut encore avoir l'attention de lui laisser tout son lait pendant les deux premiers mois , le veau profitera davantage , & d'ailleurs le lait de ces premiers temps n'est pas de bonne qualité.

On laisse le jeune veau auprès de sa mere pendant les cinq ou six premiers jours , afin qu'il soit toujours chaudement , & qu'il puisse teter aussi souvent qu'il en a besoin ; mais il croît & se fortifie assez dans ces cinq ou six jours pour qu'on soit dès-lors obligé de l'en séparer si l'on veut la ménager , car il l'épuiserait s'il étoit toujours auprès d'elle ; il suffira de le laisser teter deux ou trois fois par jour , & si l'on veut lui faire une bonne chair & l'engraisser promptement , on lui donnera des œufs crus , du lait bouilli , de la mie de pain ; au bout de quatre ou cinq semaines ce veau sera excellent à manger : on pourra donc ne laisser teter que trente ou quarante jours , les veaux qu'on voudra livrer au boucher , mais il faudra laisser au lait pendant deux mois au moins ceux qu'on voudra nourrir , plus on les laissera teter , plus ils deviendront gros & forts ; on préférera pour les élever ceux qui seront nés aux mois d'avril , mai & juin ; les veaux qui naissent plus tard ne peuvent acquérir assez de force pour résister aux injures de l'hiver suivant , ils languissent par le froid , & périssent presque tous. A deux , trois ou quatre mois on sévrera donc les veaux

qu'on veut nourrir ; & avant de leur ôter le lait absolument , on leur donnera un peu de bonne herbe ou de foin fin , pour qu'ils commencent à s'accoutumer à cette nouvelle nourriture , après quoi on les séparera tout-à-fait de leur mere , & on ne les en laissera point approcher ni à l'étable ni au pâturage , où cependant on les menera tous les jours , & où on les laissera du matin au soir pendant l'été ; mais dès que le froid commencera à se faire sentir en automne , il ne faudra les laisser sortir que tard dans la matinée , & les ramener de bonne heure le soir ; & pendant l'hiver , comme le grand froid leur est extrêmement contraire , on les tiendra chaudement dans une étable bien fermée & bien garnie de litiere , on leur donnera avec l'herbe ordinaire , du sainfoin , de la luzerne , &c , & on ne les laissera sortir que par le temps doux ; il leur faut beaucoup de soins pour passer ce premier hiver , c'est le temps le plus dangereux de leur vie , car ils se fortifieront assez pendant l'été suivant pour ne plus craindre le froid du second hiver.

La vache est à dix-huit mois en pleine puberté , & le taureau à deux ans ; mais quoiqu'ils puissent déjà engendrer à cet âge , on fera bien d'attendre jusqu'à trois ans avant de leur permettre de s'accoupler ; ces animaux sont dans leur grande force depuis trois ans jusqu'à neuf , après cela les vaches & les taureaux ne sont plus propres qu'à être engraisés & livrés au boucher. Comme ils prennent en deux ans la plus grande partie de leur accroissement , la durée de leur

leur vie est aussi, comme dans la plupart des autres espèces d'animaux, à-peu-près de sept fois deux ans, & communément ils ne vivent guere que quatorze ou quinze ans.

Dans tous les animaux quadrupèdes, la voix du mâle est plus forte & plus grave que celle de la femelle, & je ne crois pas qu'il y ait d'exception à cette règle; quoique les Anciens aient écrit que la vache, le bœuf & même le veau, avoient la voix plus grave que le taureau, il est très certain que le taureau a la voix beaucoup plus forte, puisqu'il se fait entendre de bien plus loin que la vache, le bœuf ou le veau: ce qui a fait croire qu'il avoit la voix moins grave, c'est que son mugissement n'est pas un son simple, mais un son composé de deux ou trois octaves, dont la plus élevée frappe le plus l'oreille; & en y faisant attention, l'on entend en même temps un son grave, & plus grave que celui de la voix de la vache, du bœuf & du veau, dont les mugiffemens sont aussi bien plus courts: le taureau ne mugit que d'amour, la vache mugit plus souvent de peur & d'horreur que d'amour, & le veau mugit de douleur, de besoin de nourriture & de desir de sa mere.

Les animaux les plus pesans & les plus paresseux ne sont pas ceux qui dorment le plus profondément ni le plus long-temps: le bœuf dort, mais d'un sommeil court & léger, il se réveille au moindre bruit: il se couche ordinairement sur le côté gauche, & le rein ou rognon de ce côté gauche est tou-

jours plus gros & plus chargé de graisse que le rognon du côté droit.

Les bœufs, comme les autres animaux domestiques, varient pour la couleur; cependant le poil roux paroît être le plus commun, & plus il est rouge, plus il est estimé: on fait cas aussi du poil noir, & on prétend que les bœufs sous poil bai durent long-temps; que les bruns durent moins & se rebutent de bonne heure; que les gris, les pommelés & les blancs ne valent rien pour le travail & ne sont propres qu'à être engraisés: mais de quelque couleur que soit le poil du bœuf, il doit être luisant, épais & doux au toucher; car s'il est rude, mal uni ou dégarni, on a raison de supposer que l'animal souffre ou du moins qu'il n'est pas d'un fort tempérament. Un bon bœuf pour la charrue ne doit être ni trop gras ni trop maigre, il doit avoir la tête courte & ramassée, les oreilles grandes, bien velues & bien unies, les cornes fortes, luisantes & de moyenne grandeur, le front large, les yeux gros & noirs, le muffle gros & camus, les naseaux bien ouverts, les dents blanches & égales, les lèvres noires, le cou charnu, les épaules grosses & pesantes, la poitrine large, le *fanon*, c'est-à-dire, la peau du devant pendante jusque sur les genoux, les reins fort larges, le ventre spacieux & tombant, les flancs grands, les hanches longues, la croupe épaisse, les jambes & les cuisses grosses & nerveuses; le dos droit & plein, la queue pendante jusqu'à terre & garnie de poils touffus & fins, les pieds

fermes, le cuir grossier & maniable, les muscles élevés & l'ongle court & large (c) ; il faut aussi qu'il soit sensible à l'aiguillon, obéissant à la voix & bien dressé ; mais ce n'est que peu-à-peu, & en s'y prenant de bonne heure, qu'on peut accoutumer le bœuf à porter le joug volontiers, & à se laisser conduire aisément : dès l'âge de deux ans & demi ou trois ans au plus tard il faut commencer à l'appriivoiser & à le subjuguier ; si l'on attend plus tard, il devient indocile & souvent indomptable ; la patience, la douceur, & même les caresses, sont les seuls moyens qu'il faut employer, la force & les mauvais traitemens ne serviroient qu'à le rebuter pour toujours ; il faut donc lui frotter le corps, le caresser, lui donner de temps en temps de l'orge bouilli, des fèves concassées, & d'autres nourritures de cette espèce, dont il est le plus friand, & toutes mêlées de sel qu'il aime beaucoup ; en même temps on lui liera souvent les cornes, quelques jours après on le mettra au joug, & on lui fera traîner la charrue avec un autre bœuf de même taille & qui sera tout dressé ; on aura soin de les attacher ensemble à la mangeoire, de les mener de même au pâturage, afin qu'ils se connoissent & s'habituent à n'avoir que des mouvemens communs, & l'on n'emploiera jamais l'aiguillon dans les commencemens, il ne serviroit qu'à

[c] Voyez la nouvelle Maison rustique, tome I, page 279.

le rendre plus intraitable ; il faudra aussi le ménager & ne le faire travailler qu'à petites reprises, car il se fatigue beaucoup tant qu'il n'est pas tout-à-fait dressé, & par la même raison, on le nourrira plus largement alors que dans les autres temps.

Le bœuf ne doit servir que depuis trois ans jusqu'à dix ; on fera bien de le tirer alors de la charrue pour l'engraisser & le vendre, la chair en sera meilleure que si l'on attendoit plus long-temps. On reconnoît l'âge de cet animal par les dents & par les cornes : les premières dents du devant tombent à dix mois, & sont remplacées par d'autres qui ne sont pas si blanches & qui sont plus larges ; à seize mois les dents voisines de celles du milieu tombent & sont aussi remplacées par d'autres, & à trois ans toutes les dents incisives sont renouvelées, elles sont alors égales, longues & assez blanches ; à mesure que le bœuf avance en âge elles s'usent & deviennent inégales & noires : c'est la même chose pour le taureau & pour la vache, ainsi la castration ni le sexe ne changent rien à la crue & à la chute des dents ; cela ne change rien non plus à la chute des cornes, car elles tombent également à trois ans au taureau, au bœuf & à la vache, & elles sont remplacées par d'autres cornes qui, comme les secondes dents, ne tombent plus ; celles du bœuf & de la vache deviennent seulement plus grosses & plus longues que celles du taureau : l'accroissement de ces secondes cornes ne se fait pas d'une manière uniforme & par un développement égal ; la pre-

mière année, c'est-à-dire, la quatrième année de l'âge du bœuf, il lui pousse deux petites cornes pointues, nettes, unies & terminées vers la tête par une espèce de bourrelet; l'année suivante ce bourrelet s'éloigne de la tête, poussé par un cylindre de corne qui se forme & qui se termine aussi par un autre bourrelet, & ainsi de suite; car tant que l'animal vit, les cornes croissent: ces bourrelets deviennent des nœuds annulaires, qu'il est aisé de distinguer dans la corne, & par lesquels l'âge se peut aisément compter, en prenant pour trois ans la pointe de la corne jusqu'au premier nœud, & pour un an de plus chacun des intervalles entre les autres nœuds.

Le cheval mange nuit & jour, lentement; mais presque continuellement; le bœuf au contraire mange vite & prend en assez peu de temps toute la nourriture qu'il lui faut, après quoi il cesse de manger & se couche pour ruminer: cette différence vient de la différente conformation de l'estomac de ces animaux; le bœuf, dont les deux premiers estomacs ne forment qu'un même sac d'une très grande capacité, peut sans inconvénient prendre à la fois beaucoup d'herbe & le remplir en peu de temps, pour ruminer ensuite & digérer à loisir; le cheval, qui n'a qu'un petit estomac, ne peut y recevoir qu'une petite quantité d'herbe & le remplir successivement à mesure qu'elle s'affaïsse & qu'elle passe dans les intestins, où se fait principalement la décomposition de la nourriture; car ayant observé dans le bœuf & dans le

cheval le produit fucceffif de la digestion, & furtout la décomposition du foin, nous avons vu dans le bœuf qu'au sortir de la partie de la panse, qui forme le second estomac & qu'on appelle le *bonnet*, il est réduit en une espèce de pâte verre, semblable à des épinards hachés & bouillis; que c'est sous cette forme qu'il est retenu & contenu dans les plis ou livrets du troisième estomac qu'on appelle le *feuillet*; que la décomposition en est entière dans le quatrième estomac qu'on appelle la *caillette*; & que ce n'est pour ainsi dire, que le marc qui passe dans les intestins; au lieu que dans le cheval le foin ne se décompose guere ni dans l'estomac, ni dans les premiers boyaux, où il devient seulement plus souple & plus flexible, comme ayant été macéré & pénétré de la liqueur active dont il est environné; qu'il arrive au cœcum & au colon sans grande altération; que c'est principalement dans ces deux intestins, dont l'énorme capacité répond à celle de la panse des ruminans, que se fait dans le cheval la décomposition de la nourriture, & que cette décomposition n'est jamais aussi entière que celle qui se fait dans le quatrième estomac du bœuf.

Par ces mêmes considérations & par la seule inspection des parties, il me semble qu'il est aisé de concevoir comment se fait la rumination, & pourquoi le cheval ne rumine ni ne vomit, au lieu que le bœuf & les autres animaux qui ont plusieurs estomacs, semblent ne digérer l'herbe qu'à mesure qu'ils ruminent. La rumination n'est qu'un

vomissement sans effort, occasionné par la réaction du premier estomac sur les alimens qu'il contient. Le bœuf remplit ces deux premiers estomacs, c'est-à-dire, la panse & le bonnet, qui n'est qu'une portion de la panse, tout autant qu'ils peuvent l'être; cette membrane tendue réagit donc alors avec force sur l'herbe qu'elle contient, qui n'est que très peu machée, à peine hachée, & dont le volume augmente beaucoup par la fermentation: si l'aliment étoit liquide, cette force de contraction le feroit passer par le troisième estomac qui ne communique à l'autre que par un conduit étroit dont même l'orifice est situé à la partie postérieure du premier, & presque aussi haut que celui de l'œsophage; ainsi, ce conduit ne peut pas admettre cet aliment sec, ou du moins il n'en admet que la partie la plus coulante; il est donc nécessaire que les parties les plus sèches remontent dans l'œsophage, dont l'orifice est plus large que celui du conduit; elles y remontent en effet, l'animal les remâche, les macere, les imbibe de nouveau de sa salive, & rend ainsi peu-à-peu l'aliment plus coulant; il le réduit en pâte assez liquide pour qu'elle puisse couler dans ce conduit qui communique au troisième estomac, où elle se macere encore avant de passer dans le quatrième; & c'est dans ce dernier estomac que s'achève la décomposition du foin qui est réduit en parfait mucilage: ce qui confirme la vérité de cette explication, c'est que tant que ces animaux têtent ou sont

nourris de lait & d'autres alimens liquides & coulans, ils ne ruminent pas, & qu'ils ruminent beaucoup plus en hiver & lorsqu'on les nourrit d'alimens secs, qu'en été pendant lequel ils paissent l'herbe tendre; dans le cheval au contraire l'estomac est très petit, l'orifice de l'œsophage est fort étroit, & celui du pylore est fort large; cela seul suffiroit pour rendre impossible la rumination, car l'aliment contenu dans ce petit estomac, quoique peut-être plus fortement comprimé que dans le grand estomac du bœuf, ne doit pas remonter, puisqu'il peut aisément descendre par le pylore qui est fort large; il n'est pas même nécessaire que le foin soit réduit en pâte molle & coulante pour y entrer, la force de contraction de l'estomac y pousse l'aliment encore presque sec, & il ne peut remonter par l'œsophage, parce que ce conduit est fort petit en comparaison de celui du pylore: c'est donc par cette différence générale de conformation que le bœuf rumine & que le cheval ne peut ruminer; mais il y a encore une différence particulière dans le cheval, qui fait que non-seulement il ne peut ruminer, c'est-à-dire, vomir sans effort, mais même qu'il ne peut absolument vomir, quelque effort qu'il puisse faire, c'est que le conduit de l'œsophage arrivant très obliquement dans l'estomac du cheval, dont les membranes forment une épaisseur considérable, ce conduit fait dans cette épaisseur une espèce de gouttière si oblique, qu'il ne peut que se serrer davantage, au lieu de s'ouvrir.

par les convulsions de l'estomac (d). Quoique cette différence, aussi-bien que les autres différences de conformation qu'on peut remarquer dans le corps des animaux, dépendent toutes de la Nature lorsqu'elles sont constantes, cependant il y a dans le développement, & surtout dans celui des parties molles, des différences constantes en apparence, qui néanmoins pourroient varier; & qui même varient par les circonstances; la grande capacité de la panse du bœuf, par exemple, n'est pas dûe en entier à la Nature, la panse n'est pas telle par sa conformation primitive, elle ne le devient que successive-ment & par le grand volume des alimens; car dans le veau qui vient de naître, & même dans le veau qui est encore au lait & qui n'a pas mangé d'herbe, la panse, comparée à la caillette, est beaucoup plus petite que dans le bœuf: cette grande capacité de la panse, ne vient donc que de l'extension qu'occasionne le grand volume des alimens, j'en ai été convaincu par une expérience qui me paroît décisive. J'ai fait nourrir deux agneaux de même âge & sevrés en même temps, l'un de pain & l'autre d'herbe; les ayant ouverts au bout d'un an, j'ai vu que la panse de l'agneau qui avoit vécu d'herbe, étoit de-

(d) Voyez dans le tome VII, partie II de l'édition de cette Histoire naturelle, en trente-un volumes, la description de l'estomac du cheval, & le mémoire de M. Bertin, dans le volume des mémoires de l'Académie des Sciences, année 1746.

venue plus grande de beaucoup que la panse de celui qui avoit été nourri de pain.

On prétend que les bœufs qui mangent lentement résistent plus long-temps au travail que ceux qui mangent vite ; que les bœufs des pays élevés & secs sont plus vifs, plus vigoureux & plus sains que ceux des pays bas & humides ; que tous deviennent plus forts lorsqu'on les nourrit de foin sec que quand on ne leur donne que de l'herbe molle ; qu'ils s'accoutument plus difficilement que les chevaux au changement de climat, & que par cette raison l'on ne doit jamais acheter que dans son voisinage des bœufs pour le travail.

En hiver, comme les bœufs ne font rien, il suffira de les nourrir de paille & d'un peu de foin, mais dans le temps des ouvrages on leur donnera beaucoup plus de foin que de paille, & même un peu de son ou d'avoine avant de les faire travailler ; l'été, si le foin manque, on leur donnera de l'herbe fraîchement coupée ou bien des jeunes pousses & des feuilles de frêne, d'orme, de chêne, &c. mais en petite quantité, l'excès de cette nourriture, qu'ils aiment beaucoup, leur causant quelquefois un pissement de sang ; la luzerne, le sainfoin, la vesce, soit en vert ou en sec, les lupins, les navets, l'orge bouilli, &c. sont aussi de très bons alimens pour les bœufs ; il n'est pas nécessaire de régler la quantité de leur nourriture ; ils n'en prennent jamais plus qu'il ne leur en faut, & l'on fera bien de leur en donner toujours assez pour qu'ils en laissent ; on ne les mettra au pâturage que vers le 15 de mai, les premières

herbes sont trop crues , & quoiqu'ils les mangent avec avidité , elles ne laissent pas de les incommoder ; on les fera pâturer pendant tout l'été , & vers le 15 octobre on les remettra au fourrage , en observant de ne les pas faire passer brusquement du vert au sec & du sec au vert , mais de les amener par degrés à ce changement de nourriture.

La grande chaleur incommode ces animaux , peut-être plus encore que le grand froid ; il faut pendant l'été les mener au travail dès la pointe du jour , les ramener à l'étable ou les laisser dans les bois pâturer à l'ombre pendant la grande chaleur , & ne les remettre à l'ouvrage qu'à trois ou quatre heures du soir ; au printemps , en hiver & en automne on pourra les faire travailler sans interruption depuis huit ou neuf heures du matin jusqu'à cinq ou six heures du soir. Ils ne demandent pas autant de soin que les chevaux ; cependant si l'on veut les entretenir sains & vigoureux , on ne peut guere se dispenser de les étriller tous les jours , de les laver & de leur graisser la corne des pieds , &c. il faut aussi les faire boire au moins deux fois par jour , ils aiment l'eau nette & fraîche , au lieu que le cheval l'aime trouble & tiède.

La nourriture & le soin sont à-peu-près les mêmes & pour la vache & pour le bœuf ; cependant la vache à lait exige des attentions particulieres , tant pour la bien choisir que pour la bien conduire : on dit que les vaches noires sont celles qui donnent le meilleur lait , & que les blanches sont celles qui en donnent le plus ; mais de quelque

poil que soit la vache à lait, il faut qu'elle soit en bonne chair, qu'elle ait l'œil vif, la démarche légère, qu'elle soit jeune, & que son lait soit, s'il se peut, abondant & de bonne qualité; on la traitra deux fois par jour en été & une fois seulement en hiver, & si l'on veut augmenter la quantité du lait, il n'y aura qu'à la nourrir avec des alimens plus succulens que de l'herbe.

Le bon lait n'est ni trop épais ni trop clair; sa consistance doit être telle que lorsqu'on en prend une petite goutte elle conserve sa rondeur sans couler; il doit aussi être d'un beau blanc, celui qui tire sur le jaune ou sur le bleu ne vaut rien; sa saveur doit être douce, sans aucune amertume & sans âcreté, il faut aussi qu'il soit de bonne odeur ou sans odeur; il est meilleur au mois de mai & pendant l'été que pendant l'hiver, & il n'est parfaitement bon que quand la vache est en bon âge & en bonne santé; le lait des jeunes genisses est trop clair, celui des vieilles vaches est trop sec, & pendant l'hiver il est trop épais: ces différentes qualités du lait sont relatives à la quantité plus ou moins grande des parties butireuses, caséuses & séreuses qui le composent; le lait trop clair est celui qui abonde trop en parties séreuses; le lait trop épais est celui qui en manque, & le lait trop sec n'a pas assez de parties butireuses & séreuses; le lait d'une vache en chaleur n'est pas bon, non plus que celui d'une vache qui approche de son terme ou qui a mis bas depuis peu de temps. On trouve dans le troisième & dans le qua-

trième estomac du veau qui tette, des grumeaux de lait caillé, ces grumeaux de lait séchés à l'air sont la présure dont on se sert pour faire cailler le lait; plus on garde cette présure, meilleure elle est, & il n'en faut qu'une très petite quantité pour faire un grand volume de fromage.

Les vaches & les bœufs aiment beaucoup le vin, le vinaigre, le sel; ils dévorent avec avidité une salade assaisonnée: en Espagne & dans quelques autres pays, on met auprès du jeune veau à l'étable une de ces pierres qu'on appelle *salègres*, & qu'on trouve dans les mines de sel gemme; il lèche cette pierre salée pendant tout le temps que sa mere est au pâturage, ce qui excite si fort l'appétit ou la soif, qu'au moment que la vache arrive, le jeune veau se jette à la mamelle, en tire avec avidité beaucoup de lait, s'engraisse & croît bien plus vite que ceux auxquels on ne donne point de sel; c'est par la même raison que quand les bœufs ou les vaches sont dégoûtés, on leur donne de l'herbe trempée dans du vinaigre, ou saupoudrée d'un peu de sel; on peut leur en donner aussi lorsqu'ils se portent bien & que l'on veut exciter leur appétit pour les engraisser en peu de temps: c'est ordinairement à l'âge de dix ans qu'on les met à l'engrais; si l'on attend plus tard, on est moins sûr de réussir, & leur chair n'est pas si bonne; on peut les engraisser en toutes saisons, mais l'été est celle qu'on préfère, parce que l'engrais se fait à moins de frais, & qu'en commençant aux mois de mai ou de juin, on est presque

sûr de les voir gras avant la fin d'octobre : dès qu'on voudra les engraisser, on cessera de les faire travailler, on les fera boire beaucoup plus souvent, on leur donnera des nourritures succulentes en abondance, quelquefois mêlées d'un peu de sel, & on les laissera ruminer à loisir & dormir à l'étable pendant les grandes chaleurs; en moins de quatre ou cinq mois ils deviendront si gras qu'ils auront de la peine à marcher, & qu'on ne pourra les conduire au loin qu'à très petites journées. Les vaches, & même les taureaux bistournés, peuvent s'engraisier aussi, mais la chair de la vache est plus sèche, & celle du taureau bistourné est plus rouge & plus dure que la chair du bœuf, & elle a toujours un goût désagréable & fort.

Les taureaux, les vaches & les bœufs sont fort sujets à se lécher, surtout dans le temps qu'ils sont en plein repos; & comme l'on croit que cela les empêche d'engraisier, on a soin de frotter de leur fiente tous les endroits de leur corps auxquels ils peuvent atteindre; lorsqu'on ne prend pas cette précaution, ils enlèvent le poil avec la langue, qu'ils ont fort rude, & ils avalent ce poil en grande quantité; comme cette substance ne peut se digérer, elle reste dans leur estomac & y forme des pelottes rondes qu'on a appelées *égagropiles*, & qui sont quelquefois d'une grosseur si considérable, qu'elles doivent les incommoder par leur volume, & les empêcher de digérer par leur séjour dans l'estomac; ces pelottes se revêtent avec le

temps d'une croûte brune assez solide, qui n'est cependant qu'un mucilage épaissi, mais qui par le frottement & la coction devient dur & luisant, elles ne se trouvent jamais que dans la panse; & s'il entre du poil dans les autres estomacs, il n'y séjourne pas, non plus que dans les boyaux, il passe apparemment avec le marc des alimens.

Les animaux qui ont des dents incisives, comme le cheval & l'âne, aux deux mâchoires, broutent plus aisément l'herbe courte que ceux qui manquent de dents incisives à la mâchoire supérieure; & si le mouton & la chèvre la coupent de très près, c'est parce qu'ils sont petits & que leurs lèvres sont minces; mais le bœuf, dont les lèvres sont épaisses, ne peut brouter que l'herbe longue; & c'est par cette raison qu'il ne fait aucun tort au pâturage sur lequel il vit; comme il ne peut pincer que l'extrémité des jeunes herbes, il n'en ébranle point la racine, & n'en retarde que très peu l'accroissement; au lieu que le mouton & la chèvre les coupent de si près, qu'ils détruisent la tige & gâtent la racine: d'ailleurs le cheval choisit l'herbe la plus fine, & laisse grener & se multiplier la grande herbe dont les tiges sont dures, au lieu que le bœuf coupe ces grosses tiges & détruit peu-à-peu l'herbe la plus grossière, ce qui fait qu'au bout de quelques années la prairie sur laquelle le cheval a vécu n'est plus qu'un mauvais pré, au lieu que celle que le bœuf a broutée devient un pâturage fin.

L'espèce de nos bœufs, qu'il ne faut pas

confondre avec celles de l'aurochs, du buffle & du bison, paroît être originaire de nos climats tempérés, la grande chaleur les incommodant autant que le froid excessif; d'ailleurs cette espèce, si abondante en Europe, ne se trouve point dans les pays méridionaux, & ne s'est pas étendue au-delà de l'Arménie & de la Perse (e) en Asie, & au-delà de l'Egypte & de la Barbarie en Afrique; car aux Indes, aussi-bien que dans le reste de l'Afrique, & même en Amérique, ce sont des bisons qui ont une bosse sur le dos, ou d'autres animaux auxquels les voyageurs ont donné le nom de *bœuf*, mais qui sont d'une espèce différente de celle de nos bœufs; ceux qu'on trouve au cap de Bonne-espérance & en plusieurs contrées de l'Amérique, y ont été transportés d'Europe par les Hollandois & par les Espagnols; en général il paroît que les pays un peu froids conviennent mieux à nos bœufs que les pays chauds, & qu'ils sont d'autant plus gros & plus grands, que le climat est plus humide & plus abondant en pâturages. Les bœufs de Danemarck, de la Podolie, de l'Ukraine & de la Tartarie, qu'habitent les Calmouques (f), sont les plus grands de tous; ceux d'Irlande, d'Angleterre, de Hollande & de Hongrie, sont aussi plus grands que ceux de

(e) Voyez les voyages de Chardin, tome II, page 28.

(f) Voyez les voyages de Regnard. *Paris*, 1742, tome I, page 217; & l'Histoire générale des voyages, tome VII, page 13.

Perse, de Turquie, de Grèce, d'Italie, de France & d'Espagne, & ceux de Barbarie sont les plus petits de tous; on assure même que les Hollandois tirent tous les ans du Danemarck un grand nombre de vaches grandes & maigres, & que ces vaches donnent en Hollande beaucoup plus de lait que les vaches de France: c'est apparemment cette même race de vaches à lait qu'on a transportée & multipliée en Poitou, en Aunis & dans les marais de Charente, où on les appelle *vaches flandrines*: ces vaches sont en effet beaucoup plus grandes & plus maigres que les vaches communes, & elles donnent une fois autant de lait & de beurre; elles donnent aussi des veaux beaucoup plus grands & plus forts, elles ont du lait en tout temps, & on peut les traire toute l'année, à l'exception de quatre ou cinq jours avant qu'elles mettent bas, mais il faut pour ces vaches des pâturages excellens; quoiqu'elles ne mangent guere plus que les vaches communes, comme elles sont toujours maigres, toute la surabondance de la nourriture se tourne en lait, au lieu que les vaches ordinaires deviennent grasses & cessent de donner du lait dès qu'elles ont vécu pendant quelques temps dans des pâturages trop gras. Avec un taureau de cette race & des vaches communes, on fait une autre race qu'on appelle *bâtarde*, & qui est plus féconde & plus abondante en lait que la race commune; ces vaches bâtardes donnent souvent deux veaux à la fois, & fournissent du lait pendant toute l'année; ce sont ces bonnes vaches à lait qui font une

○

partie des richesses de la Hollande, d'où il sort tous les ans pour des sommes considérables de beurre & de fromage; ces vaches, qui fournissent une ou deux fois autant de lait que les vaches de France, en donnent six fois autant que celles de Barbarie (g).

En Irlande, en Angleterre, en Hollande, en Suisse & dans le Nord, on sale & on fume la chair du bœuf en grande quantité, soit pour l'usage de la marine, soit pour l'avantage du commerce; il sort aussi de ces pays une grande quantité de cuirs: la peau du bœuf, & même celle du veau servent, comme l'on fait, à une infinité d'usages; la graisse est aussi une matiere utile, on la mêle avec le suif du mouton: le fumier du bœuf est le meilleur engrais pour les terres sèches & légères; la corne de cet animal est le premier vaisseau dans lequel on ait bu, le premier instrument dans lequel on ait soufflé pour augmenter le son, la premiere matiere transparente que l'on ait employée pour faire des vitres, des lanternes, & que l'on ait ramollie, travaillée, moulée pour faire des boîtes, des peignes, & mille autres ouvrages: mais finissons, car l'Histoire Naturelle doit finir où commence l'Histoire des Arts.

(g) Voyez le voyage de M. Shaw, tome I, p. 311